Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 4

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Capus, Alfred
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193457

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

a arretâ tot net lo Turc, et l'a dû sè reintornâ tot capot.

— Eh bin, lâi fâ lo leindéman se n'ami Frique à quoui l'avâi contâ cein que volliâvè férè, Samiotet t'a-te bin reçu ?

— Oh! câise-tè, lâi repond Dzibliet, adrâi bin, mémameint que l'a volliu mè férè medzi !

On rit de tout en France, même de la déplorable affaire du Panama. Les lenteurs de l'enquête et l'obscurité qui y règne encore ont inspiré au *Gaulois* la scène suivante, qui est censée se passer en 1930, entre M. Rouvier et son vieux domestique :

* * *

En 1930. M. Rouvier a quatre-vingt-douze ans, et sa figure commence à porter les marques de la fatigue et des soucis. Il est d'humeur un peu mélancolique et se plaît à causer de temps en temps avec un vieux et fidèle serviteur.

M. Rouvier. — Toujours pas de nouvelles du Palais de justice, Auguste ?

Le fidèle serviteur. — Non, monsieur, nous n'avons encore rien de définitif aujourd'hui.

M. Rouvier. — Ah ! voilà une affaire qui aura abrégé ma vie de moitié !

Le fidèle serviteur. — Il y a trente-sept ans que je le dis à monsieur chaque jour. Monsieur a tort de se faire de la bile, monsieur sait bien ce que c'est que les lenteurs judiciaires. Cinq juges d'instruction sont morts à la peine, il a fallu les remplacer. Tout cela prend du temps.

M. Rouvier. — Mon pauvre Auguste, tu ne t'imagines pas quel supplice c'est de ne pas savoir depuis trente-sept ans si on est innocent ou coupable.

Le fidèle serviteur *avec philosophie*. — Eh ! monsieur, ne sommes-nous pas tous comme cela, chacun dans sa sphère ? Moi-même, suis-je coupable, suis-je innocent ? Je ne le saurai peut-être jamais.

M. Rouvier. — N'importe, je suis bien découragé et je ne voudrais pas mourir sans qu'on m'ait dit si j'ai été corrompu oui ou non..

Le fidèle serviteur. — Monsieur l'apprendra au moment où il s'y attendra le moins, je le parierais.

M. Rouvier. — Il faut qu'on se dépêche alors, car je me sens très mal... (*Il a une syncope.*)

Le fidèle serviteur. — Au secours !

Le concierge, *entrant, joyeux*. — Des nouvelles du Palais ! Des nouvelles du Palais ! (*Il présente une enveloppe.*)

M. Rouvier, *se soulevant péniblement*. — Donnez, donnez vite... Ah ! trop tard... (*Il meurt.*)

Le fidèle serviteur, *décachetant l'enveloppe*. — Une ordonnance de non-lieu ! J'en étais sûr ! (*Sanglotant.*) Et mon pauvre maître qui aurait tant voulu savoir s'il était innocent !

(Le fidèle serviteur et le concierge se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

Alfred Capus.

Petits conseils du samedi.

Les causeries du Dr Monnet, dans le *Gaulois*, nous apprennent toujours d'utiles et intéressantes choses. Nous avons sous les yeux celle qu'il vient de consacrer aux *gerçures* et *crevasses*, ces petits inconvénients de la saison d'hiver, qu'il attribue, pour la plupart des cas, à des soins de propreté mal entendus ou incomplets.

Sous prétexte que c'est l'hiver, nous dit-il, certaines gens se croient autorisés à ne plus faire les ablutions du matin, ou à les faire incomplètement. On se débarbouille un petit bout du museau et pas du tout les mains. Toute notre peau est recouverte de la moiteur gluante de la nuit qui forme une sorte de vernis. Dès que le sujet sort à l'air, il éprouve une indéfinissable sensation de froid due à l'évaporation subite des parties liquides de ce vernis. Pour peu que le froid dure, la peau va se fendiller, se craqueler sur toutes les parties exposées à l'air.

D'autres s'imaginent que l'eau chaude ou tiède doit seule être employée pour la toilette. C'est faux et dangereux. En vertu de ce principe que l'évaporation de l'eau tiède se fera plus vite, que cette eau tiède ramollit davantage l'épiderme, la peau deviendra extrêmement sensible au froid, et cet épiderme ramolli va se laisser entamer par la bise.

Je mets en fait tous ceux qui se lavent à l'eau froide, et avec abondance, seront presque toujours à l'abri de ces petites misères. C'est le tonique le plus efficace de la peau En ablutions, l'eau fait le corps sain et robuste et le préserve, par un usage constant, d'une foule de maladies ou de malaises. Que de bronchites, de fluxions de poitrine, de rhumes de cerveau sont évités par de tels soins de propreté hygiénique !

* * *

Les crevasses et les gerçures se montrent sur toutes les parties exposées à l'air, comme les mains et la figure. Elles donnent à la peau un aspect écailleux et craquelé ; et l'on comprend la désolation d'une jolie femme, quand elle voit son teint ainsi compromis.

Ce sont les brunes qui ont le plus souvent lieu de maudire le sort ; car la bise froide est fatale à leur peau. Mais elles sont en somme les mieux partagées, et n'ont pas à envier leurs sœurs blondes, car la peau de ces dernières est plutôt détériorée par l'air chaud. Or il fait plus longtemps chaud que froid, et chaque bal ou chaque soirée est pour les blondes une étape de plus vers les rides !

* * *

Je signalais plus haut les grands inconvénients de l'eau chaude. Ces inconvénients augmentent encore quand on use pour la toilette du visage d'eau savonneuse. Le savon ternit l'épiderme dans sa fleur, et enlève au teint son velouté et sa fraîcheur. Mais, pour ce qui nous occupe plus spécialement, il a le tort immense de livrer aux morsures du froid une peau à laquelle il a enlevé le meilleur de son enduit protecteur. Sa mousse ouvre les sillons largement, pénétrant dans le lacis épidermique qu'il dilacère, qu'il disjoint, laissant à la place de l'uniformité qui fait la beauté, des vallées et des fleuves serpentins dans ces cellules violemment séparées.

La peau des mains est plus résistante, moins fine que celle du visage. Elle n'aura donc pas droit aux mêmes égards, et le savon est, au contraire, ici, de toute nécessité. Néanmoins faut-il encore ne pas se servir de n'importe lequel des savons. Il est préférable d'employer un savon bien neutre qui ne contienne pas trace d'acide ; je prescris volontiers des savons ou des pâtes savonneuses à la glycérine pure. Je dis pure, car il faut se mettre en garde contre les offres de certains commerçants qui annoncent des savons à la glycérine là où il ne s'en rencontre pas un atome.

Avec ces précautions et ces règles bien simples, en somme, on peut s'éviter gerçures et crevasses, ou, au moins, les diminuer considérablement.

Madame Carnot

Voici le portrait qu'un des rédacteurs du *Don Quichotte* nous fait de Madame Carnot :

« Si ce fut une bonne fortune pour la France de rencontrer, dans une heure de désorientement, l'homme d'impeccable probité auquel elle a confié la garde de ses institutions, non moins rare et bonne fut sa chance de trouver aux côtés de cet homme une femme qui sut se tenir dignement, j'allais dire glorieusement, à force de tact, de goût, de grâce et de noblesse native, à la hauteur de sa souveraineté temporaire.

La première fois que je vis Mme Carnot, c'était chez elle, je veux dire à l'Elysée, à son premier mardi tout intime. Sa récente fortune n'avait aucunement altéré sa bonne grâce. Au milieu d'un cercle restreint d'amis, en un petit salon du premier étage ouvert sur le jardin blanc de givre, elle était aussi simple qu'on eût pu la supposer dans son appartement de la rue des Bassins.

Je pus à loisir étudier cette tête fine, dont l'ovale s'élargit vers les tempes, et que ceignent de larges bandeaux de cheveux noirs. La bouche me parut délicate et spirituelle, d'un ourlet égal et mince, le nez un peu fort, mais d'un joli dessin, le menton rond et saillant, indice d'énergie, les yeux grands et noirs, doux et fermes, rapprochés de l'arche sourcillière bien fournie. L'ensemble accusait l'intelligence et la bonté, et aussi le vouloir, la virilité du caractère.

Eprise de son foyer dont elle est l'âme, Mme Carnot s'est consacrée tout entière à sa famille, à l'éducation de ses enfants, dont elle-même a dirigé les études.

L'élévation de M. Carnot, en l'arrachant à sa chère obscurité, n'a rien changé à cette vie de travail. Elle en a seulement étendu le cadre. C'est, en